

PORTOBELLO™

David-Alexandre Guéniot

« Already thinking of a travel article, I noted the features of this silent world: the memory-erasing white architecture; the enforced leisure that fossilized the nervous system; the almost Africanized aspect, but a North Africa invented by someone who had never visited the Maghreb, the apparent absence of any social structure; the timelessness of a world beyond boredom, with no past, no future and a diminishing present. Perhaps this was what a leisure-dominated future would resemble? Nothing could ever happen in this affectless realm, where entropic drift calmed the surfaces of a thousand swimming pools¹. » Cocaine Nights, J.G.Ballard, Flamingo, 1996.

La photographie arrête le temps mais peut également fixer l'action d'un temps déjà arrêté, c'est-à-dire une vacance, un temps figé avant même d'être fixé, un temps mort. Les photographies de *Portobello* nous présentent des corps dans des poses convenues et satisfaites, représentations d'une culture populaire *low-cost*, autofictions prolo-glam. Torses nus, bras tatoués, sourires de connivence devant l'objectif de l'appareil photo qui enregistrera l'image – souriante et décontractée – d'un laisser-aller/laisser-vivre de vacances. Mais aussi des lieux figés dans des projets urbanistiques et architecturaux dont l'expression renvoie plus du côté de l'organisation et de l'agencement d'un parc d'attraction que vers la construction de lieux de vie. Des lieux pour jouir plutôt que des lieux pour vivre.

Ce que laisse entrevoir cette vacance de temps, c'est un laps de temps, un lapsus temporel, c'est-à-dire le glissement d'un temps vers un autre. Ce lapsus existe, par exemple, au moment de prendre une photographie de groupe, lorsque les personnes ayant (enfin) pris leurs poses, attendent le déclic de l'obturateur pour (enfin) s'en défaire. C'est dans cette parenthèse d'image figée avant d'être fixée que se situerait un tel glissement du temps. Moment d'existence suspendue. Moment d'inexistence vécue. Comme une force d'inertie, tous moteurs arrêtés, qui ferait dériver l'implacable chronologie du temps en laissant (dé)filer le cours des choses de quelques secondes. C'est dans cet intervalle (entre l'arrêt de l'action et sa reprise, entre la fabrication de la pose et son démembrement) que les personnes photographiées se révèlent en tant que sujets et objets, comme déplacées à côté du temps. Comme si elles étaient à la fois au dedans et en dehors d'elles mêmes, dans leurs corps et à l'extérieur, c'est-à-dire déjà sur la photographie. Comme si, à cet instant, elles avaient cessé d'exister dans la réalité et étaient en train de se réaliser virtuellement dans l'image: magie de la transmutation iconographique. Comme si, plongées dans une espèce d'apnée (l'attente du déclic), elles nous permettaient d'assister à la mise en scène d'un déjà vu.

Les photographies de *Portobello* nous montrent ainsi comment une réalité se présente à elle-même telle qu'elle désire exister, c'est-à-dire telle qu'elle se représente et se démontre aux autres. Les personnes, les paysages photographiés participent, en tant que sujets et objets, d'une iconographie pré-existante. Ce que nous voyons sur ces photographies, ce sont des personnes qui sont à la fois acteurs et spectateurs (d'eux mêmes) mais aussi personnes et personnages, tout comme les paysages sont à la fois paysages et décors, tout comme la réalité est à la fois réelle et mise en scène, c'est-à-dire construite à partir de fictions (politiques, économiques, sociales, urbanistiques, paysagistes, esthétiques). *Portobello* serait en cela un monde réel fictionné. Comme une seconde nature figée dans une iconographie estivale glamour, dans une fiction sans histoire, dans un temps pré-narratif (comme on le dirait d'un temps pré-historique), c'est-à-dire un temps d'avant la

¹ « Pensant déjà à un article de voyage, je notais les caractéristiques de ce monde silencieux: l'architecture blanche dissolvant la mémoire; les loisirs forcés qui ont fossilisé le système nerveux; l'approchant aspect africanisé, mais une Afrique du Nord inventée par quelqu'un qui n'a jamais mis les pieds au Maghreb, l'apparente absence de structure sociale; le temps suspendu d'un monde ayant atteint l'au-delà de l'ennui, sans passé ni futur et au présent s'estompant. Était-ce là ce à quoi ressemblerait un futur dominé par les loisirs? Rien ne pouvant jamais arrivé dans cette réalité sans affect, où le mouvement entropique apaisait les surfaces d'un millier de piscines. » Traduction de l'auteur.

narration, d'avant le souvenir – futur, raconté – de ces expériences; une seconde nature donc – sorte d'Éden transformé en parc thématique sans thème (si ce n'est celui de réaliser un fantasme diffus de vacance(s)) – où il serait possible de vivre au creux d'un temps mort, dans un à-côté du temps, qui, sans passé ni futur, aurait réduit le présent au mouvement entropique d'une légère brise balayant la surface de milliers de piscines (ainsi que l'écrit Ballard), un présent à effet de pyrolyse comme ces fours auto-nettoyants qui brûlent à très haute température toute trace de cuisson.

Portobello est un monde dont les personnages (les figurants) auraient été placés devant des toiles peintes tombées à l'instant derrière eux. Un monde de décors interchangeable (cela se passe ici mais pourrait tout aussi bien se passer ailleurs) où la profondeur de champ n'est plus qu'un espace propice à l'apparition de mirages. *Portobello*, nom générique évoquant un vague exotisme latin, une ville ou une région (italienne? espagnole? corse? portugaise? brésilienne? mexicaine?), ou un hôtel ou une discothèque dont on imagine l'intérieur démodé et l'enseigne au néon sur la façade, ou un cocktail coloré (photo à l'appui) sur une liste de consommations: Portobello (jaune), Éden (bleu), Flamingo (rose, bien sûr), Acapulco (vert), Florida (rouge). *Portobello*, lieu d'intensification saisonnière comme une marque déposée (*Portobello*TM) synonyme d'Éternel Été où, ce qui compte est de faire l'expérience de cet exotisme. Le soleil: pour vivre du matin jusqu'au soir en t-shirt et sandalettes; la plage (ou la piscine): pour bronzer, draguer, paresser, exercer son corps (un animateur monté sur un podium, micro-Madonna au coin de la bouche, répercute sur une vingtaine de mètres une chorégraphie aérobic à des vacanciers qui piétinent sur le sable); la mer: pour contempler l'horizon, pratiquer des sports pseudo-aquatiques (des personnes hissées à une dizaine de mètres au dessus du niveau de la mer rient de se voir suspendues à un parachute tiré par un hors-bord); et puis toute sorte de divertissements: comme ceux de fin d'après-midi (se retrouver entre amis autour d'une bière, devant un écran plasma diffusant un match de foot, ou en famille, assister au show d'un sosie de Michael Jackson ou à une version transsexuelle de Blanche Neige représentée par deux drag queens), ou bien, plus tard dans la soirée (sortir boire un verre et croiser une bande de jeunes irlandaises, sifflets à la bouche et vêtues d'uniformes de Police, enterrant la vie de jeune fille de l'une d'entre elle (celle qui, au lieu d'une casquette de police, porte une casquette avec une verge qui lui pend au milieu du front)). Il s'agirait donc de vivre ces expériences afin de les authentifier (validant, par la même occasion, les clichés qu'elles contiennent) de forme à les inscrire (comme si ces clichés agissaient comme des repères visuels) dans une réalité fictionnée, dans une expérience individuelle de fiction. Ce que nous révèle donc les « clichés » de *Portobello*, ce ne sont pas seulement les stéréotypes sur lesquels cette fiction se construit mais surtout ce que ces instants photographiques ont de proprement non décisifs, c'est-à-dire la durée de ce glissement du temps, l'épaisseur de ce temps mort qui envahit et traverse les clichés, une durée où, telle une pellicule de film plastique, la fiction paraît pouvoir (se) décoller de la réalité.